

ELŻBIETA SKIBIŃSKA

Université de Wrocław

MISSIONNAIRE, CONSACRANT, PASSEUR, HÉRAUT...? FIGURES DU TRADUCTEUR DE LITTÉRATURE POLONAISE EN FRANCE

INTRODUCTION

Pour commencer mes considérations sur les traducteurs de la littérature polonaise en français, j'évoquerai les souvenirs de Czesław Miłosz qui raconte comment a été créée *La Pensée captive* (version française de *Zniewolony umysł*): «Ce livre était prêt dès le début de l'année 1952. (...) Et j'ai tout de suite traduit ce livre en français, en le dictant, phrase par phrase, à mon ami André Prudhommeaux, qui était un bon styliste, mais qui ne connaissait pas un mot de polonais. C'est ainsi que ce livre a été traduit en français, en 1952, et a été publié presque en même temps en polonais dans "Kultura" et en français chez Gallimard»¹. La version française de *La prise de pouvoir* (*Zdobycie władzy*) a vu le jour de la même manière: «Une amie, Jeanne Hersch, m'a convaincu qu'il fallait essayer. Ainsi, en deux mois, j'ai écrit ce roman et je l'ai traduit en français, c'est-à-dire que dans la matinée, j'écrivais un chapitre en polonais, et l'après-midi, je le lui dictais ou alors elle le traduisait en français»². Remarquons au passage que cette deuxième traduction faite en tandem a valu au poète le Prix Littéraire Européen délivré en 1953 par La Guilde du Livre à Genève.

¹ «Ta książka była gotowa już w początku pięćdziesiątego drugiego roku (...) I natychmiast tę książkę przetłumaczyłem na francuski dyktując zdanie po zdaniu mojemu znajomemu André Prudhommeaux, który był dobrym stylistą, ale polskiego zupełnie nie znał. Tak, że ta książka była w ciągu pięćdziesiątego drugiego roku przetłumaczona w ten sposób na francuski i ukazała się właściwie równocześnie po polsku w „Kulturze” i po francusku u Gallimarda» (*Czesława Miłosza autoportret przekorny*, rozmowy przeprowadził Aleksander Fiut, WL, Kraków 1988, pp. 119–120; trad. E.S.).

² «moja znajoma Jeanne Hersch przekonała mnie, że powinienem spróbować. Wobec tego, w ciągu dwóch miesięcy, napisałem tę powieść i przetłumaczyłem na francuski, to znaczy: przed południem pisałem rozdział, a po południu dyktowałem jej, czy też ona tłumaczyła to na francuski» (*ibidem*, pp. 119–120; trad. E.S.).

Pourquoi cette autotraduction partielle? Le futur prix Nobel aurait-il été méfiant à l'égard des traducteurs français au point de mettre lui-même la main à la pâte? Pourtant, si *La Pensée captive* est signée par deux traducteurs, la deuxième traduction ne mentionne que le nom de la «coéquipière» de l'auteur.

Cette situation se reproduit dans le cas de Witold Gombrowicz: la première traduction française de *Ferdydurke* est signée Brone (pseudonyme de Martin Rolland), alors que cet écrivain et journaliste français, vivant à Buenos Aires, ne connaissait pas le polonais; la traduction est le fruit d'une coopération avec l'auteur³. Les difficultés de trouver des traducteurs à qui pourrait être confiée la traduction des œuvres suivantes de Gombrowicz sont souvent évoquées dans sa correspondance avec Konstanty Jeleński, ami de l'auteur de *Cosmos*, installé à Paris et faisant office de son «agent littéraire». Ces échanges, datant des années 1950 et 1960, témoignent de l'importance attachée par Gombrowicz à être connu en France (à l'époque où Paris était encore le méridien de Greenwich littéraire) et à «démolir [sa] cage argentine»⁴. Mais ils montrent surtout que le nombre de personnes susceptibles de relever le défi semble extrêmement restreint⁵. Le traducteur français de littérature polonaise serait-il une figure absente?

La réponse à cette question est, naturellement, négative: près de quatre centaines d'ouvrages publiés par des éditeurs français depuis 1945 portent la mention «traduit du polonais», et derrière chacune se cache un traducteur. Dans les lignes qui suivent, nous essaierons d'esquisser un portrait collectif de ceux qui ont contribué — et contribuent toujours — à faire connaître les auteurs polonais sur les bords de la Seine. Pour ce faire, nous allons procéder en deux étapes.

Nous puiserons d'abord dans une bibliographie des œuvres polonaises traduites en français et publiées en France (ou en Suisse⁶) dans les années 1945–2009⁷. Elle comporte les premières éditions des œuvres appartenant à la catégorie

³ Cf. *Walka o sławę, cz. 2. Korespondencja Witolda Gombrowicza z Konstantym A. Jeleńskim, François Bondym, Dominikiem de Roux*, układ, przedmowy J. Jarzębski, Wydawnictwo Literackie, Kraków 1998, p. 10.

⁴ W. Gombrowicz, *Journal Paris–Berlin — 1963–1964*, t. 3, trad. A. Kosko, Christian Bourgois, Paris 1968, pp. 55–56.

⁵ Cf. *Walka o sławę, passim*.

⁶ Il s'agit des publications des maisons L'Âge d'Homme (Lausanne) et Noir sur Blanc (Montrichier), toutes deux très présentes à Paris grâce à leurs librairies. Pour plus de détails, voir I. Popa, «Importer en provenance d'espaces "périphériques". L'accueil éditorial des littératures d'Europe de l'Est en France (1970–2000)», [dans:] G. Sapiro (dir.), *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Nouveau Monde, Paris 2009, pp. 369–401.

⁷ La période allant de 1945 à 2009 est assez vaste pour permettre de mettre en perspective différents facteurs qui peuvent agir sur la traduction — activité humaine qui, de par sa nature même, appartient à un espace de relations internationales régi par diverses forces culturelles, politiques et économiques. Le point de départ chronologique marque non seulement un moment historique (particulièrement significatif dans le cas de la Pologne dont le sort sera marqué par le régime installé un an auparavant), mais aussi une date importante dans le monde de l'édition, car après elle, les habitudes

«prose littéraire» (à côté des romans, elle contient aussi des reportages, des essais, des ouvrages autobiographiques), poésie, théâtre; en sont exclus: les anthologies⁸, scénarios de films, récits publiés dans des revues. Elle a été constituée à partir

- des catalogues en ligne de la Bibliothèque nationale de France,
- de ceux de la Bibliothèque Nationale polonaise,
- des bibliographies existantes de la littérature polonaise traduite⁹.

Même si elle présente des lacunes, cette bibliographie permet d'observer l'évolution de la présence de la littérature polonaise en France et de répondre à un certain nombre de questions la concernant, dont celles qui portent sur les traducteurs. Il y a lieu de préciser ici que, dans une démarche descriptive, nous considérons comme traducteur toute personne qui — quelle que soit son occupation habituelle — est l'auteur d'une traduction et dont le nom apparaît dans l'ouvrage publié et/ou sur la fiche de cet ouvrage dans un des catalogues indiqués ci-dessus.

Ensuite — et c'est la deuxième étape de notre travail — nous allons présenter la population des traducteurs, en nous appuyant sur les résultats d'un questionnaire portant sur divers aspects de leur parcours et de leur travail.

1. QUE NOUS APPREND LA BIBLIOGRAPHIE?

1.1. GÉNÉRALITÉS

La bibliographie comporte 381 traductions, principalement des romans contemporains (postérieurs à 1945), faites par 94 traducteurs (précisons que certaines traductions sont l'œuvre d'une coopération entre deux ou plusieurs traducteurs) et publiées par 84 maisons d'édition.

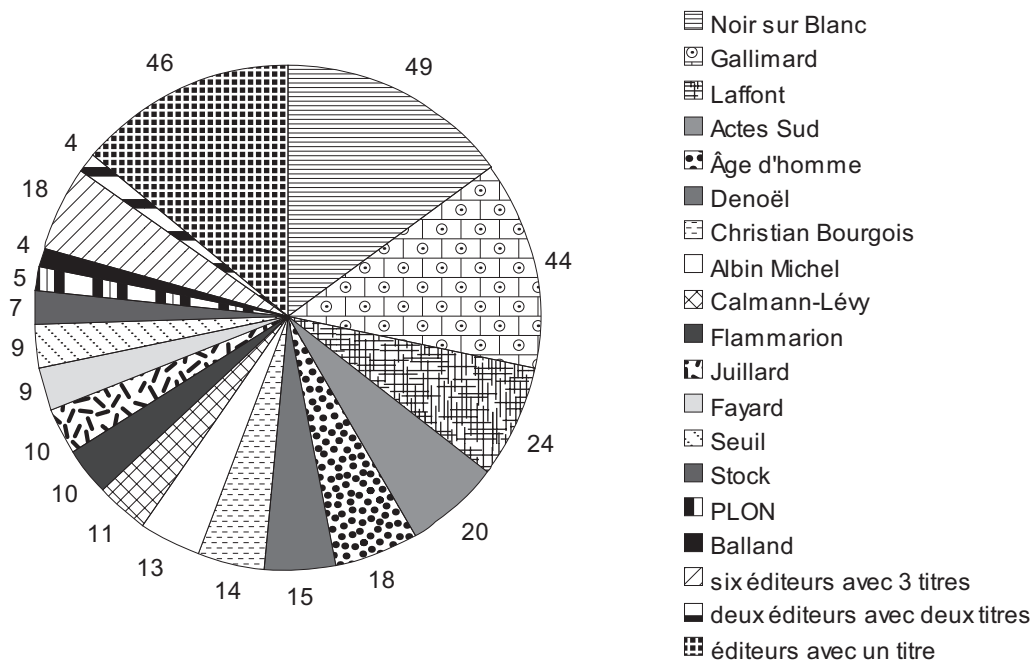
Le graphique 1 représente la répartition des traductions du polonais entre ces maisons.

On y voit les noms de grands éditeurs de littérature en général, comme Gallimard, Flammarion, Christian Bourgois ou Seuil, qui ont, dans leurs catalogues, des collections de littératures étrangères. Mais ce sont les maisons pour lesquelles l'intraduction¹⁰ des littératures de l'Est est une spécialisation (Noir sur Blanc, du lectorat — façonnées entre autres par le développement des moyens de communication — ont rapidement évolué.

⁸ À l'exception des recueils *Prosateurs polonais* et *Pages polonaises* publiés par Seghers respectivement en 1950 et 1953.

⁹ J. Wilgat, *Literatura polska w świecie*, PEN Club, Warszawa 1965; L. Ryll, J. Wilgat, *Polska literatura w przekładach 1945–1970*, Agencja Autorska, Warszawa 1972; Rocznik „Polonica Zagraniczne”; *Literatura polska w przekładach 1981–2004*, D. Bilikiewicz-Blanc, T. Szubiakiewicz, B. Capik (dirs.), en coopération avec A. Karłowicz, Biblioteka Narodowa, Warszawa 2005.

¹⁰ Le terme d'*intraduction* est emprunté à Valérie Ganne et Marc Minon, «Géographies de la traduction», [dans:] F. Barret-Ducrocq (dir.), *Traduire l'Europe*, Payot, Paris 1992, p. 58.



Graphique 1. Répartition des traductions du polonais entre les éditeurs

Age d'Homme, Actes Sud, Laffont avec les «Pavillons. Domaine de l'Est») qui occupent les positions dominantes, avec 111 (soit 29%) titres publiés¹¹.

Parmi les 94 traducteurs de littérature polonaise, 41 (soit près de la moitié) n'ont traduit qu'un seul titre; treize ont deux titres à leur actif; onze en ont trois; cinq en ont quatre. En d'autres termes, 70 personnes (soit 74% ou les trois quarts) ont traduit moins de cinq titres en 54 ans. À l'opposé, onze traducteurs (soit 12% de l'ensemble) ont pris en charge la traduction de 270 titres (soit 55% de la totalité), chacun en ayant traduit plus de dix¹².

L'examen de la bibliographie permet de constater l'existence de certaines affinités entre éditeurs et traducteurs, et entre traducteurs et auteurs. Les premières se laissent découvrir quand on se situe dans la perspective de l'éditeur. En effet, il y a des maisons qui confient la traduction à un de «leurs» traducteurs. Ainsi, on peut observer une coopération régulière entre Gallimard et Georges (Jerzy) Lisowski, Jean-Yves-Erhel, Thérèse Douchy; Calmann-Lévy a recours à Dominique

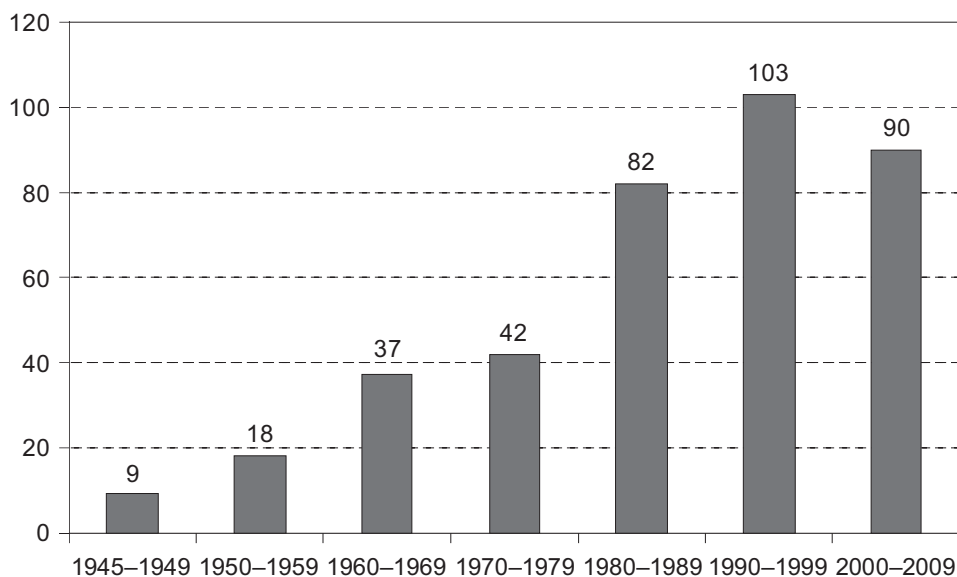
¹¹ Pour une analyse plus détaillée de l'organisation de cette partie de l'espace éditorial français, et notamment de son évolution, voir I. Popa, «Un transfert littéraire politisé. Circuits de traduction des littératures d'Europe de l'Est en France, 1947–1989», *Actes de la recherche en sciences sociales* 2002, n° 144, pp. 55–69; I. Popa, *Traduire sous contraintes. Littérature et communisme (1947–1989)*, CNRS Éditions, Paris 2010; E. Skibińska, *Kuchnia tłumacza. Studia o polsko-francuskich relacjach przekładowych*, TAIWPN Universitas, Kraków 2008 (chap. I.2).

¹² Sept ont traduit entre 11 et 20 titres, trois entre 21 et 30, un plus de 40.

Sila pour la traduction des œuvres de Stanisław Lem; le plus proche collaborateur de l'Age d'Homme est, à ses débuts, Alain Van Crugten; Elisabeth Destrée-Van Wilder est la traductrice des Actes Sud¹³. Cependant, la perspective inverse, celle des traducteurs, montre leur «infidélité»: leurs noms apparaissent dans les catalogues de plusieurs éditeurs. Certains manifestent cependant un attachement à «leur» auteur (même s'ils ne sont pas les seuls à le rendre accessible aux lecteurs français): Destrée Van Wilder peut être vue comme «traductrice attitrée» de Marian Pankowski, Dominique Sila comme celle de Lem, Thérèse Douchy comme celle de Brandys.

1.2. SAISIE CHRONOLOGIQUE

L'histogramme 2 ci-dessus permet de distinguer trois étapes dans l'intraduction de la prose polonaise en France: les années 1945–1959, 1960–1979, 1980–2009. Cette délimitation correspond à une augmentation du volume de traductions (chaque fois presque doublé) par rapport à la décennie qui précède. Cette évolution s'accompagne naturellement d'une évolution de la «communauté» des traducteurs (voir le tableau 1 infra).



Graphique 2. Présence de la prose polonaise en France (1945–2009)

¹³ Elle est aussi la première responsable de la collection «Textes polonais», créée en 1978.

L'observation détaillée des années précédant 1953 (année de la publication des œuvres de Miłosz) montre que 13 titres polonais ont été publiés, avec une moyenne de 2 à 3 ouvrages par an¹⁴. Cette présence très faible des ouvrages polonais peut s'expliquer facilement par des raisons propres au pays d'accueil (dont les facteurs économiques): dans une France qui sort de la guerre, le monde éditorial qui tend à rattraper les pertes se replie sur ses valeurs nationales, d'autant plus que la littérature française reflète les tensions qui traversent la société et trouve des lecteurs avides de thèmes d'actualité. L'absence de demande en matière de littérature étrangère, et polonaise en particulier, va de pair avec l'absence de traducteurs. La liste des noms de ceux dont les traductions ont été publiées (Claude Backvis, Rosa Bailly, Jean-Michel Dumarais, Antoine Dygat, Renée Bayard, Magdeleine Strowski, Dorothée Zagiel, Jean de Plater Syberg, J. Rzewuska et N. Tyszkiewicz) est éclairante, surtout si on la compare avec les données des années suivantes: à part ceux de Rosa Bailly et de Jean-Michel Dumarais, ils n'apparaissent qu'une seule fois. Il s'agit donc de traducteurs occasionnels: peut-être des Polonais (il faut remarquer le nombre de noms polonais) que la guerre a jetés loin de leur pays (comme c'est le cas de Dygat), qui cherchent un gagne-pain et qui constatent peut-être que ce n'est pas dans ce domaine qu'ils le trouveront. Peut-être des Polonais installés en France depuis longtemps, qui traduisent moins dans un but lucratif que dans l'optique de faire connaître l'œuvre d'un ami ou d'une relation. Les noms français sont ceux d'un(e) ami(e) de la Pologne, comme Rosa Bailly, ou encore d'un spécialiste de littérature slave, dont la littérature polonaise en particulier (Claude Backvis)¹⁵.

Avec l'apparition, après 1953, de certains noms — comme ceux d'Anna Posner, Georges Sédir ou Allan Kosko — la traduction du polonais cesse d'être une activité confiée à des traducteurs occasionnels. Ceci devient une nécessité lorsque s'ouvre une nouvelle période, déjà annoncée par le dégel stalinien, celle d'une intensification de l'intraduction de la littérature polonaise dans les années 60 et 70, mais surtout dans les périodes qui suivent directement des événements politiques: la création du syndicat indépendant Solidarność en 1980; l'instauration de la loi martiale en 1981; le changement de régime en 1989. Ces dates marquent le début d'une conjoncture ou d'une «mode de la Pologne», se traduisant par un intérêt plus prononcé des éditeurs (et du public) pour les pays de l'autre côté du rideau de fer.

Cette évocation de la division politique de l'Europe et du monde nous pousse à remarquer que le rôle des traducteurs, surtout dans les années 80, sort

¹⁴ Nous n'avons noté aucun titre en 1948.

¹⁵ Rappelons aussi que l'époque dont il est question est celle où la traduction est considérée comme un travail qui ne demande pas de compétences ou de formation spéciales, pourvu qu'on parle les deux langues.

des cadres habituels, dans lesquels ils interviennent comme intermédiaires linguistiques et culturels. Si une ancienne appellation imagée fait des traducteurs des passeurs (passeurs d'œuvres, passeurs de cultures), elle retrouve son sens premier quand elle est appliquée à ceux qui ont rendu accessibles aux lecteurs français les œuvres des auteurs polonais entrés dans le circuit semi-officiel ou non officiel. En effet, rappelons qu'à partir de 1945, les éditeurs français peuvent puiser à plusieurs sources: ils peuvent faire traduire les œuvres des auteurs polonais vivant en Pologne, mais aussi celles des émigrés, comme Miłosz, Gombrowicz ou Mrozek. Ce clivage, important déjà dans les années 1960–1979 (sur 77 traductions, 28, soit 36%, sont des œuvres d'auteurs vivant hors de Pologne, souvent interdites dans le circuit officiel polonais), s'approfondit dans la décennie 1980, quand la situation devient plus compliquée: parmi les 82 traductions publiées dans cette période, 36 (soit 44%) diffusent des auteurs en exil (dont ceux qui ont quitté le pays après la loi martiale), et 10 (soit 12%), des auteurs vivant dans le pays et qui, frappés par une interdiction de publication dans le circuit officiel, ont décidé de se faire publier sous le manteau¹⁶. Pour les traducteurs, le choix de traduire un auteur interdit pouvait entraîner des conséquences néfastes, comme un refus de visa polonais. On ne s'étonnera donc pas de découvrir que certaines traductions publiées dans les années 80 l'ont été sous pseudonyme.

Les changements politiques et ce qu'on a pendant longtemps appelé «le retour de la Pologne en Europe» trouvent un reflet dans la situation de l'intraduction de la littérature polonaise, visible dans l'histogramme (graphique 2) et dans le tableau 1. Mais ils ne sont pas le seul facteur favorisant la croissance du volume des traductions; les mécanismes propres au marché éditorial français jouent aussi un rôle important. L'ouverture de ce marché à ce qui vient de l'étranger se traduit, pour ce qui nous concerne, par un nombre croissant de traducteurs d'une part, et par une relative stabilisation du «noyau dur» de leur corps de métier que constituent les traducteurs ayant à leur compte plus de dix œuvres (tels Laurence Dyèvre, Elisabeth Destrée-Van Wilder, Jean-Yves Erhel...). On peut ainsi dire que la traduction du polonais est aujourd'hui régie par les mêmes règles que celle d'autres langues semi-périphériques, pour emprunter le terme de Johan Heilbron¹⁷.

¹⁶ Pour une analyse plus détaillée voir I. Popa, qui distingue six circuits de traduction, dont trois s'inscrivent dans l'espace autorisé (les circuits «d'exportation», «officiel» et «patrimonial»), et trois autres, dans l'espace non autorisé: les circuits «semi-officiel», «parallèle», «direct» et «de transit» («Un transfert littéraire politisé...», p. 56). Sur la relation auteur–traducteur, ainsi que sur le rôle légitimant de la traduction dans ces circuits politisés, voir I. Popa, *Traduire sous contraintes...* (notamment III^e partie).

¹⁷ J. Heilbron, «A sociology of translation», *European Journal of Social Theory*, p. 434.

Tableau 1. Évolution du groupe des traducteurs de polonais

Années	Nombre de traducteurs	Nombre de traducteurs ayant publié deux traductions ou plus	Noms des traducteurs ayant publié trois traductions ou plus
1960–1969	19	6	Allan Kosko, Georges Lisowski, Anna Posner
1970–1979	23	11	Jean-Yves Erhel, Allan Kosko, Anna Posner, Dominique Sila
1980–1989	28	11	Zofia Bobowicz, Elisabeth Destrée-Van Wilder, Laurence Dyèvre, Jean-Yves Erhel, Christophe Jezewski et Dominique Autrand
1990–1999	48	23	Robert Bourgeois, Margot Carlier, Alain Van Crugten, Elisabeth Destrée-Van Wilder, Thérèse Douchy, Laurence Dyèvre, Christophe Glogowski, André et Zofia Kozimor, Maryla Laurent, Eric Morin-Aguilar
2000–2009	45	15	Robert Bourgeois, Jacques Burko, Margot Carlier, Laurence Dyèvre, Jean-Yves Erhel, Maryla Laurent, Véronique Patte, Erik Veaux

2. QUE NOUS APPRENNENT LES TRADUCTEURS?

2.1. GÉNÉRALITÉS

Après avoir présenté les résultats de nos analyses bibliométriques, réalisées dans une perspective diachronique, nous passerons aux éléments permettant de dresser un portrait collectif du «traducteur du polonais». Ils proviennent d'un questionnaire envoyé par courrier électronique aux traducteurs eux-mêmes, en juin et septembre 2010.

La liste des traducteurs établie à partir des données bibliographiques a été ajustée (il a fallu prendre en compte les décès). Le pas suivant a été la recherche des contacts: les informations tirées du site de l'ATLF, d'autres obtenues par des amis ou amis d'amis, mais surtout celles fournies par l'Institut du Livre cracovien nous ont permis d'envoyer 46 questionnaires. Vingt-deux personnes y ont répondu (et je voudrais, ici, les en remercier vivement). Les retours ne constituent pas un échantillon représentatif au sens sociologique. Nos observations n'auront donc qu'un caractère approximatif et notre portrait collectif des traducteurs sera un croquis plutôt qu'une photo d'identité. Il faut toutefois remarquer que les réponses proviennent de traducteurs qui, pris tous ensemble, ont assuré la traduction de presque 40% des livres traduits du polonais dans les années 1970–2009.

2.2. PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Tableau 2. Les traducteurs selon l'âge et le sexe

Âge	Sexe		Nombre total
	F	H	
51–60	7	3	10
61–70	2	2	4
70+	0	4	4
41–50	2	0	2
31–40	2	0	2
Total	13	9	22

L'âge moyen, de 57 ans environ, est élevé; les traducteurs de moins de 40 ans ne sont que deux alors que la part des traducteurs âgés de plus de 50 ans est considérable (18).

Les femmes représentent un peu plus de la moitié des traducteurs ayant répondu à l'enquête. Cela pourrait contredire l'image que l'on se fait du métier — généralement féminisé — de traducteur; il faut cependant remarquer que les hommes apparaissent dans les tranches d'âge supérieures (ils sont les seuls à représenter la tranche «70 ans et plus») et ils sont absents dans les tranches inférieures à 50 ans.

La traduction du polonais semble une occupation plutôt parisienne: onze traducteurs habitent en Ile-de-France contre six résidant en province et quatre à l'étranger (en Pologne, en Suisse, en Belgique, aux États-Unis).

2.3. ORIGINES, LANGUE MATERNELLE, LANGUE DE TRADUCTION

Les questions portant sur le pays natal et l'acquisition du polonais suscitent des réponses diversifiées et extrêmement intéressantes, surtout quand elles sont mises en corrélation avec les réponses à la question «doit-on traduire uniquement dans sa langue maternelle?».

Treize personnes indiquent comme pays de naissance la France, quatre la Pologne, deux respectivement la Suisse et la Belgique, et trois personnes ont laissé la question sans réponse. Neuf ont appris le polonais comme langue maternelle, ou première (considérée comme celle qu'on est censé le mieux connaître), neuf également pendant des études universitaires en France; une personne, de la tranche d'âge 31–40, indique comme lieu d'apprentissage le lycée français, alors que cinq traducteurs (âgés de 60 ans et plus, sauf un) déclarent avoir acquis la langue pendant un long séjour en Pologne (travail, études)¹⁸.

Pour une personne, le polonais est toujours la langue utilisée dans la communication avec ses proches; le français l'est pour onze personnes, alors que sept déclarent utiliser les deux langues alternativement (trois personnes indiquent les paires français–anglais, français–allemand; français–russe).

Ces données attirent l'attention et demandent un commentaire. D'abord, on doit distinguer trois groupes de traducteurs:

a) ceux que nous appellerons ici, de façon très simplifiée, «les Français», puisqu'il s'agit de personnes nées en France et dont la langue maternelle est le français;

b) ceux que — par analogie — nous appellerons ici, toujours de façon simplifiée, «les Polonais»: nés en Pologne, mais établis en France soit à l'âge adulte, soit dans l'enfance; dans les deux cas, le polonais est leur langue maternelle, et le français, langue seconde, ou acquise;

c) ceux que nous appellerons ici, toujours de façon très simplifiée, «les Franco-Polonais»: les personnes nées en France (Suisse) dans une famille d'origine polonaise (qui parlaient toujours le polonais en famille), et ayant suivi leur scolarité en France (Suisse), avec toutes les conséquences de l'acculturation.

Les traducteurs appartenant aux groupes b) et c) utilisent aussi bien le polonais que le français dans la communication quotidienne en famille.

Il faut noter tout de suite que, en répondant au questionnaire, certaines personnes du groupe c) signalent un problème terminologique: elles rejettent l'expression «langue maternelle» et proposent «langue dominante». Nous n'allons

¹⁸ Ces données semblent recouper les observations de Ioana Popa, qui constate: «L'apparition de nouvelles générations de traducteurs, dont l'apprentissage linguistique et le parcours professionnel relèvent tout autant, voire davantage, d'une formation universitaire (et parfois d'une position académique) que d'une trajectoire migratoire ou politique, contribue à accroître et à diversifier l'offre de traductions, allant à la rencontre de nouvelles opportunités de placement éditorial offertes par de petites maisons d'édition récemment créées» (I. Popa, «Importer en provenance...», p. 391).

pas approfondir ici cette question de nature sociolinguistique, tout en soulignant qu'il s'agit d'un sujet sensible et suscitant des discussions (à commencer par les difficultés à définir les notions de langue maternelle et de locuteur natif). Nous allons par contre nous arrêter sur le fait que pour neuf personnes, celles qui ont indiqué le polonais comme leur langue première, le français — langue dans laquelle elles traduisent — est la langue seconde.

Comme on le sait, cette situation est traditionnellement considérée comme suspecte ou douteuse: seul le «locuteur natif», celui dont la langue de traduction est sa langue première ou maternelle, est perçu comme capable d'assurer une bonne qualité de traduction, littéraire en particulier¹⁹. Or, la pratique montre que ce principe est loin d'être respecté dans le monde éditorial, et les traductologues, de plus en plus souvent, dans leurs considérations théoriques aussi bien que dans leurs observations de traductions existantes, apportent des preuves du contraire²⁰.

Le tableau 3 montre les voix que les traducteurs de la littérature polonaise apportent dans cette discussion:

Tableau 3. Faut-il traduire uniquement dans sa langue maternelle?

Français première langue		Polonais première langue		
oui	non	oui	non	autres
7	0	2	7	3
Commentaires				
1. «très certainement dans le cas de la littérature» 2. «Nabokov est une exception»		personnes nées en France, indiquant le milieu familial comme lieu d'apprentissage du polonais	réponse donnée par les quatre personnes nées en Pologne	1. «cela dépend du texte» 2. «on peut travailler en tandem»

La répartition semble claire: «les Français» et «les Franco-Polonais» prennent la position traditionnelle; «les Polonais», pour qui la France est pays d'adoption et le français langue seconde, rejettent le principe traditionnel; deux personnes soulignent cependant l'utilité (voire la nécessité) de coopérer avec un locuteur natif (travail en tandem).

¹⁹ C'est ce que préconise aussi la *Recommandation de Nairobi*: «le traducteur doit, dans la mesure du possible, traduire dans sa langue maternelle ou dans une langue qu'il possède comme sa langue maternelle» (V. 14. d).

²⁰ Voir comme exemple N. Pokorn, *Challenging the Traditional Axioms*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam 2005.

2.4. FORMATION ET DIPLÔMES

Les réponses concernant l'acquisition des compétences linguistiques indiquent une fréquence relativement grande de la voie institutionnelle (école, université), et celles qui portent sur la formation montrent que les traducteurs sont très diplômés (27 de diplômés de l'enseignement supérieur).

Tableau 4. Formation et diplômes

Domaine			Diplôme	
Polonais	en Pologne	4	licence	1
	en France	13		
	dans les deux pays	3	maîtrise	9
Français (lettres modernes)	en Pologne	2	DEA	1
	en France	4	doctorat et +	10
	ailleurs (Suisse, Allemagne)	2	agrégation	6 (2 russe)
Autres	histoire (3); slave (3); philosophie (2); allemand (2); linguistique générale, sciences politiques, bibliothéconomie (1) ITIRI (1)	13	CAPES	1

La plupart de ces diplômes ont un certain rapport avec la traduction: il s'agit de diplômes d'études polonaises ou françaises (philologie romane, lettres modernes), slaves (russe), d'autres langues étrangères (allemand); d'autres peuvent être très utiles dans le travail de traduction. Plusieurs personnes ont une double formation, et une (seule) personne est diplômée d'études spécialisées en traduction.

Ces données — surtout conjuguées avec celles concernant les origines et la langue première — montrent toutefois qu'il n'existe aucun «barrage» limitant l'accès à l'activité de traduction de la littérature polonaise.

Il faut souligner par ailleurs le niveau des diplômes et notamment le nombre élevé de titulaires de doctorat et de professeurs (10 sur 22 qui ont répondu; mais on peut se demander si ceci n'est pas le résultat d'une sorte de solidarité professionnelle entre chercheurs...) ²¹.

Ceci va de pair avec différentes façons de pratiquer la traduction. À l'instar des auteurs qui ont mené des enquêtes socio-professionnelles auprès des adhérents de l'ATLF ²², nous distinguons trois groupes de traducteurs:

²¹ Ce qui frappe, c'est le fait que seules sept personnes ont souligné l'utilité de la formation universitaire; trois ont constaté que posséder un diplôme n'aide nullement sur le marché du travail, et seize déclarent la pratique et l'expérience plus importantes que la formation.

²² N. Heinich, «Les traducteurs littéraires: l'art et la profession», *Revue française de sociologie* 25, 1984, pp. 264–280; J. Vitrac, «Profession: traducteur», en ligne: <http://www.atlf.org/IMG/>

(a) les traducteurs «occasionnels» (la traduction représente moins de 30% de leur revenu annuel) — 15 personnes (dont une souligne le fait que très souvent, ses traductions ne sont pas rémunérées; une autre remarque qu'elle entreprend une traduction «pour [son] plaisir, pour manifester [sa] sympathie à un auteur, le faire mieux connaître»);

(b) les traducteurs «à temps partiel» (31 à 70% du revenu annuel) — 2 personnes;

(c) les traducteurs «à temps plein» (plus de 70% du revenu total) — 2 personnes (dont une traduit principalement de l'allemand).

L'occupation principale des traducteurs des groupes (a) et (b) est essentiellement l'enseignement (12), et plus particulièrement l'enseignement supérieur (10), ce qui explique le taux élevé de docteurs et professeurs. Trois personnes déclarent travailler dans l'édition, six sont des retraités (pour la plupart, de l'enseignement). Deux soulignent qu'elles sont aussi écrivains.

Cinq traducteurs indiquent la traduction littéraire comme la seule pratiquée; d'autres indiquent aussi la traduction théâtrale (5); audiovisuelle (4) et éditoriale non littéraire (5). Il y a lieu de mentionner que certains traduisent aussi d'une autre langue que le polonais (l'allemand, l'alsacien, l'anglais, le hongrois, l'italien, le néerlandais, le russe, le tchèque).

2.5. PERFECTIONNEMENT OU «FORMATION CONTINUE»

La *Recommandation de Nairobi*, déjà mentionnée dans la note 18, stipule: «Il conviendrait aussi de reconnaître l'utilité, pour les traducteurs, de pouvoir bénéficier de stages de formation continue» (V.11).

En effet, la traduction ne met pas en jeu que la maîtrise de deux langues: une bonne culture générale, une bonne connaissance des matières traitées, des compétences spécifiques à l'activité traduisante (dont la capacité de rechercher de l'information) sont également essentielles. Les réponses que nous avons reçues révèlent cependant des disparités dans les attitudes des traducteurs. Alors que 19 déclarent avoir recours à des spécialistes du domaine concerné, que 17 consultent diverses ressources accessibles sur Internet, et que 15 prennent contact avec l'auteur — ils cherchent donc des informations pour un travail précis ou sur un sujet ponctuel²³, une formation de nature plus générale ou qui ne porte pas de fruits immédiats semble les attirer moins, comme on peut en juger à partir des données du tableau 5:

pdf/enquetejulievitrac.pdf (consulté le 31.03.2011); I. Kalinowski, «La vocation au travail du traducteur», *Actes de la recherche en sciences sociales* 2002, n° 144, pp. 47–54.

²³ Il faut souligner que cet aspect du travail de traduction et la compétence qu'il requiert ne sont pas reconnus par les éditeurs: aucun traducteur n'a été défrayé du temps ou des dépenses liées à ses recherches.

Tableau 5. Recours à diverses formes de perfectionnement des compétences

	Jamais	Utilité	
Ateliers	3	grande	1
		moyenne	4
		petite	3
Colloques	2	grande	3
		moyenne	5
		petite	5
Lecture de travaux à caractère théorique	1	grande	4
		moyenne	8
		petite	5
Lecture de travaux à caractère pratique	1	grande	6
		moyenne	3
		petite	6

Faut-il regarder ces résultats comme un refus des traducteurs de toute théorisation sur leur activité? Ou comme signe d'une incompatibilité d'intérêts des praticiens et des théoriciens qui se regarderaient en chien de faïence? Ou encore une manifestation de la «solitude créatrice» et de «l'isolement douloureux» qui semblent attachés au travail de traducteur littéraire²⁴? Quelle que soit la raison, les résultats peuvent étonner lorsqu'on pense au pourcentage d'universitaires dans la population des traducteurs.

2.6. PERCEPTION DU TRAVAIL DU TRADUCTEUR DE POLONAIS

Nous avons déjà constaté le niveau académique très élevé des traducteurs de polonais, qui, en ceci, ne se démarquent pas particulièrement de la population globale des traducteurs littéraires²⁵. La ressemblance concerne aussi la façon de voir le travail même de traduction littéraire, considéré comme «la plus noble des activités» ou un «artisanat d'art»²⁶. Les données de notre enquête

²⁴ Cf. I. Kalinowski, *op. cit.*, p. 49. Si on évoque la solitude, il n'est pas sans intérêt de remarquer le petit nombre de traducteurs de polonais faisant partie de l'ATLF (8) ou de la SFT (1).

²⁵ Cf. *ibidem*, p. 52.

²⁶ Cf. *ibidem*, pp. 48–49. Voir aussi N. Heinich, *op. cit.*

sont parlantes: le «oui» unanime pour constater que «la traduction littéraire est un travail artistique, une vocation qui demande du talent», qui vont de pair avec les 14 «non» quant au caractère professionnel de ce travail, et avec la teneur des commentaires.

Tableau 6a. Nature du travail du traducteur littéraire

La traduction littéraire est un travail artistique, une vocation qui demande du talent	oui	22	La traduction littéraire est une profession qui demande une formation spéciale	oui	10
	non	0		non	14
	Commentaires: «les compétences ne vont pas de pair avec la formation» «la formation ne suffit pas, il faut du talent»				

Cette valorisation de la traduction littéraire ne s'accompagne pas de la satisfaction financière ou du sentiment de reconnaissance sociale, comme le montre le nombre de réponses «non».

Tableau 6b. Reconnaissance sociale du travail du traducteur littéraire

Le travail du traducteur littéraire jouit d'une juste reconnaissance sociale par rapport à la difficulté qu'il représente	oui	2	non	15	je ne sais pas	2
Le travail du traducteur littéraire est rémunéré à sa juste valeur	oui	1	non	17	je ne sais pas	2

Dans ce groupe sous-valorisé, les traducteurs d'une langue semi-périphérique comme le polonais le semblent peut-être encore plus: si près de la moitié des réponses indiquent la conviction que le statut du traducteur de littérature polonaise est le même que celui des traducteurs d'autres littératures, le nombre de «non» ou de «je ne sais pas» fait croire à l'existence d'incertitudes à ce sujet:

Tableau 6c. Statut du traducteur de littérature polonaise

Le statut du traducteur de littérature polonaise est le même que celui des traducteurs d'autres littératures	Aux yeux des éditeurs	oui	11	non	3	je ne sais pas	2
	Aux yeux des traducteurs d'autres langues	oui	10	non	1	je ne sais pas	5
	Aux yeux des lecteurs	oui	10	non	1	je ne sais pas	5
	Aux yeux du traducteur lui-même	oui	12	non	1	je ne sais pas	3

3. CONCLUSION

Sur quelle figure du traducteur de littérature polonaise notre étude débouche-t-elle? Son titre comporte quelques appellations figurées qui accentuent un aspect particulier du travail du traducteur. Peut-on les appliquer aux traducteurs de polonais? Toutes? Certaines? Faudrait-il en chercher d'autres?

MISSIONNAIRE, c'est (entre autres) un *agent, propagateur (d'un mouvement, d'une doctrine)* (TLF). Mais la parenté étymologique avec le mot «mission» permet aussi de voir dans le missionnaire une personne qui se voit chargée d'une mission (*But, tâche que l'on considère comme un devoir; but auquel un homme, un peuple semble destiné* — TLF). Parmi les traducteurs qui ont fait l'objet de notre enquête, il serait facile de trouver de tels missionnaires: ceux qui signalent qu'ils ne sont pas rémunérés pour leur travail; ceux qui traduisent un auteur particulier pour le faire connaître; ceux qui, souvent, accompagnent leur traduction de paratextes permettant de mieux comprendre «leur» auteur et son œuvre — travail qui n'est jamais rétribué...; ceux qui ont traduit des auteurs interdits au moment où cela était risqué (nous les avons déjà appelés PASSEURS)²⁷.

Certains d'entre eux sont en même temps des CONSACRANTS: en faisant entrer un auteur polonais dans le circuit littéraire français, ou, autrement dit, dans un champ littéraire dominant, ils lui donnent une reconnaissance internationale, ou le consacrent, pour utiliser le terme proposé par Pascale Casanova²⁸. Parmi les divers consacrant, l'auteur de la *République mondiale des lettres* distingue les consacrant institutionnels: «ceux qui appartiennent à l'institution académique ou scolaire, notamment les traducteurs universitaires»²⁹. Or, ceux-ci, nous l'avons vu, forment une part importante de la communauté des traducteurs.

Certains peuvent être vus comme des HÉRAUTS (pour utiliser l'expression d'Anthony Pym): «simple[s] porte-parole ou héraut[s]»³⁰, ils annoncent l'existence d'une œuvre ou — plus largement — d'une littérature venue d'ailleurs: au lecteur de décider s'il veut la connaître.

Traduire, est-ce «la plus abjecte des pratiques» ou «la plus noble des activités»?

«La plus noble des activités», semblent répondre à cette question, qui remonte au XVIII^e siècle, «nos» traducteurs qui se cachent sous les figures évoquées.

Mais certaines réponses font penser à l'autre terme de l'alternative et émerger une autre figure, celle du MERCENAIRE, pour qui la traduction constitue un

²⁷ Il ne serait pas inutile de rappeler que, pour certains de ces auteurs, être traduit en Occident signifiait aussi recevoir un revenu décent (cf. à ce propos I. Popa, «Un transfert littéraire politisé...», pp. 58, 62).

²⁸ P. Casanova, «Consécration et accumulation de capital littéraire», *Actes de la recherche en sciences sociales* 2002, n° 144, p. 17.

²⁹ *Ibidem*, p. 18.

³⁰ A. Pym, *Pour une éthique du traducteur*, Artois Presses Université, Arras 1997, p. 42.

gagne-pain. En effet, avec la professionnalisation du travail de traducteur littéraire, cet aspect devient de plus en plus important. Il mériterait une étude à part, prenant en compte les relations très complexes entre le traducteur du polonais et l'éditeur, mais aussi la situation du traducteur littéraire au sein du groupe plus large de métiers à dimension culturelle³¹.

A MISSIONARY, CONSECRATOR, SMUGGLER, HERALD...? THE ROLES OF THE TRANSLATOR OF POLISH LITERATURE IN FRANCE

Summary

The article draws on bibliographical data concerning translation of Polish literature in France after 1945 and the results of a survey carried out among translators of Polish literature into French. The author presents the changes in the number of translators between 1945–2009 as well as their “collective portrait.” The data concerning, among others, the age, sex, place of birth, education, mother tongues, situation of the translators of Polish literature in the French publishing world, illustrate the internal diversity of the community of translators, and their attitude to the tasks and work of the translators of Polish literature, as well as their various roles changing over time.

Key words: translator, translation, literary translation in France, Polish literature in France in 1945–2009

³¹ Julie Vitrac, dans un état des lieux de la profession fait en septembre 1999, souligne la «contradiction entre une activité qui voudrait être perçue comme une profession, mais refuse d’en remplir tous les critères», et signale l’existence «des terrains d’entente pouvant servir de base à des actions communes», mais surtout la nécessité d’une «définition commune des exigences et de la nature de l’activité de traduction» (J. Vitrac, *op. cit.*).